

SCIENCE PEAU

Jean-Jacques Glotin

Science peau

Roman

Éditions Persée

Du même auteur

L'Armoire, 2014, Éditions Persée
Ainsi ne va pas la vie, 2015, Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

*« Ne perdez pas de temps à juger les gens,
vous n'en aurez plus pour les aimer. »*

Mère Térésa

*À Suzy, Geoffrey, Romane, Cléa,
et ma chère et tendre Amour Pascale,
vous qui m'apportez tant de bonheur,
et de satisfactions sans qui la vie
n'aurait pas la même saveur.*

« Je serai chercheur » avait déclaré haut et fort, Louise, du haut de ses 8 ans, le jour de son anniversaire. Tous avaient ri, depuis sa mère Juliette, cette jeune femme rondouillarde venant de sa Vendée natale, qui avait peiné à obtenir son certificat d'études primaires, jusqu'au grand-père paternel, qui était sourd comme un pot... Mais comme beaucoup de ces culsterreux, Juliette possédait le bon sens et l'esprit pratique des gens simples, menant une vie rude de labeur, du matin au soir, au cul des vaches, entretenant vaille-que-vaille un petit lopin de terre planté des légumes de saison, bien utiles dans la marmite, quand l'année était maigre en ventes de bêtes.

Elle le savait bien la Juliette : quand les bêtes se vendaient mal, elle ne posait pas de questions, elle voyait son homme, le Gaston, entrer dans la cuisine, la casquette de travers, il la remontait et la rabaisait sur son crâne dégarni, le visage cramoisi d'avoir trop bu, de cette piquette, qui brûlait l'estomac, avalée sur le zinc du comptoir des bistrots alentours. Alors, elle filait doux la Juliette, car si elle faisait une remarque qui ne plaisait pas au Gaston, c'est sûr qu'elle y avait droit au « Bordel de Bon Dieu » de la part de celui qu'elle avait épousé vingt ans plus tôt... et tout y passait dans le registre des reproches : la soupe trop chaude, ou pas assez salée, ou les mojettes trop cuites, ou le morceau de lard trop maigre, ou encore : qu'elle n'avait pas été capable, la Juliette, de lui donner un garçon, mais une fille, qui ne pensait qu'à étudier.

Il avalait sa soupe, mélangée avec du pain dur trempé pour que « ça tienne au corps », un morceau de fromage, et un coup de rouge... et des soirs de neuvaine comme ceux-là, il allait se coucher en titubant, sans jamais oublier de le faire le bisou à sa fille adorée, malgré tout : sa Louison, comme il aimait à le proclamer. Le lendemain matin, il n'y paraissait plus rien. Debout dès cinq heures du matin, il réveillait sa Juliette, qui encore somnolente, se levait pour faire le feu, et préparer le café, elle coupait le pain de quatre livres, qu'elle avait sorti avec soin, du garde-manger, ainsi que le beurre et les rillettes, ou la poitrine de cochon. Le Gaston faisait sa toilette dans l'évier de pierre de la cuisine, se rasait avec un coupe-choux et du savon ; certains matins, pas trop réveillé ou pas encore désouillé de la veille, il s'emportait un morceau de la joue qui dégoulinait du sang rouge des paysans, comme le grain de raisin noir trop mûr, qu'on écrase incidemment entre les deux doigts à l'heure des vendanges. Il arrêtait le sang avec une feuille de papier à cigarette : la fameuse marque « Zig-Zag », avec le zouave dessiné sur l'emballage.

Puis c'était au tour de Juliette qui refusait de se montrer nue pour faire sa toilette intime. Elle avait exigé un paravent. Les jours de gros temps, le Gaston se moquait d'elle en lui disant : « En voilà des simagrées, tu crois peut-être que j'te connais pas depuis plus de vingt ans, tu ne faisais pas ta mijorée quand j't'effichaulais dans la grange, quand t'avais 18 ans ! » Elle ne répondait pas, laissant passer l'orage et les remarques désobligeantes. Elle tenait à son intimité, elle n'en démordait pas, d'autant que le grand-père, le père de Gaston, ne se gênait pas pour se rincer l'œil, car il était peut-être sourd le grand-père, mais pas aveugle, malgré ses quatre-vingts ans !

Ils petit-déjeunaient ensemble, mais ne se parlaient pas ou murmuraient tout au plus, quelques mots à voix basse pour ne pas réveiller la petite Louison, qui dormait dans leur chambre. Leur

conversation tournait essentiellement autour du travail à réaliser dans la journée ou avant la tombée de la nuit.

Juliette se servait toujours après son homme, elle avalait un café au lait, dans un grand bol, où elle trempait sa tartine de beurre, ensuite, elle lavait les bols, les cuillères et préparait les affaires de Louison, puis son petit-déjeuner pour qu'elle parte à l'école vers huit heures quinze. Juliette se coiffait rapidement, changeait de tablier.

Il était hors de question qu'elle se maquillât. Le maquillage était réservé aux grandes occasions : l'enterrement du voisin, le mariage d'une fille du coin, et c'était à peu près tout. La plupart du temps, presque à longueur d'année, son fond de teint, c'était la bouse de vache, ou la boue quand elle s'approchait trop près de la panse d'une vache. Elle effectuait à la main, matin et soir, la traite d'une trentaine de bêtes. Puis elle se lavait rapidement les mains dans le bac en ciment situé sous la gouttière, à la sortie de l'étable. Elle allait réveiller la petite pour qu'elle se lève et parte à l'école. Juliette quittait ses bottes crottées, les laissant à la porte à double battant, elle ouvrait le haut, puis le bas de cette porte sans âge, qui avait vu avant elle des générations, effectuer les mêmes gestes ancestraux, pour entrer dans cette immense pièce qui servait à la fois de cuisine, de salon, de salle-à-manger, de salle-de-bains.

Comme chaque matin, elle changeait de blouse, et chaussait ses sabots de bois garnis de paille, et allait faire chauffer le lait de la petite Louise. Cette petite blonde aux cheveux ébouriffés, avec des billes bleues à la place des yeux, de ce bleu de l'océan que l'on peut découvrir dans les atolls du Pacifique. La petite Louise, toute douceur, à la peau claire, était du genre silencieux. Discrète, assise à table ou dans son coin, à faire ses devoirs et apprendre ses leçons, elle était tellement sage, que l'on n'entendait que le tic-tac du carillon ou le ronronnement du chat Pipo. La petite déjeunait

d'une tartine de beurre avec de la confiture de rhubarbe maison. Juliette qui avait pris soin de raviver le feu de la cheminée, la débarbouillait d'un coup de gant de toilette efficace et salvateur; la fillette se brossait les dents, sa maman la coiffait, le plus souvent en lui faisant une tresse, puis l'aidait à enfiler ses vêtements propres, ses chaussettes et ses brodequins, et enfin sa capeline de drap bleu-marine. Docile, la petite prenait son cartable posé au pied du banc. Juliette lui faisait le bisou et lui disait: « Sois sage et travaille bien! » et Louise de répondre « oui, maman » de sa voix fluette. La plupart du temps, elle effectuait seule les deux kilomètres qui séparaient la ferme de l'école. À l'entrée du village, elle retrouvait les copines qui se racontaient les histoires de petites filles de l'époque: c'était souvent les difficultés qu'elles éprouvaient pour effectuer les problèmes de mathématiques, pour les unes, et pour les autres, l'analyse grammaticale, et pour les dernières, les soucis d'orthographe ou bien encore la composition de rédaction à venir, qui les inquiétaient.

Pendant ce temps, Juliette levait son beau-père dans l'autre chambre. Elle aidait le vieux bonhomme à s'habiller et le conduisait vers la cuisine où elle procédait au troisième service de petit-déjeuner: souvent une soupe de la veille, réchauffée, lui suffisait. Pendant que le grand-père finissait ce petit-déjeuner frugal, Juliette préparait le repas du midi. Puis, laissant le vieil homme à ses ablutions, elle retournait s'occuper des travaux qui lui incombaient, en particulier nourrir les lapins et les poules. Deux fois par semaine, elle consacrait un long moment à barrater le lait pour faire du beurre, toujours à la main, comme sa mère, et sa grand-mère le lui avaient appris. Comme il était bon son beurre à Juliette! Surtout au printemps, quand les vaches broutaient dans les prés... elles rumaient l'herbe fraîche, avec les boutons d'or, et les primevères qui donnaient ce goût sucré, mélangé à celui des fines herbes, qui envahissait les papilles... alors la tartine était

mangée plus par gourmandise que par nécessité. Quel régal que ce beurre « nouveau », accompagnant les radis ou les crevettes grises. Le jour du marché, le jeudi, au village, Juliette enfourchait son vélo, sur lequel elle entassait sur le porte-bagages, les œufs et le beurre, dans des paniers solidement attachés, ainsi que des cabats accrochés au guidon, contenant des lapins prêts à cuire, ou bien encore, des poules ou des canards que Juliette avait soigneusement préparés. Pendant les vacances scolaires, Louise accompagnait sa maman au marché. Peu à peu, elle avait très vite compris le « rendu-monnaie », elle tenait la caisse ou bien suppléait Juliette, quand la file d'attente grossissait. Comme elle était heureuse de se rendre utile, et de rencontrer ses camarades d'école qui accompagnaient leur maman. Louise savait bien que son père, Gaston, aurait préféré avoir un garçon pour tenir la ferme plus tard. Mais déjà, elle savait qu'elle ne passerait pas sa vie au cul des vaches, comme sa mère, qu'elle voyait s'user, se fatiguer tous les jours de la semaine, sans vacances et se faisant rabrouer au moindre prétexte, par un mari qui ne semblait pas très heureux, lui non plus, de sa condition.

Déjà petite, elle avait compris que ce ne serait pas cela sa vie. Elle en fut convaincue, quand un jour, son instituteur lui dit : « Louise, je souhaiterais rencontrer tes parents ». Quand elle rentra à la ferme, le soir même, elle dit à sa Juliette, que l'instituteur, Monsieur Poupard, qui était aussi le Directeur de l'école, voulait parler à ses parents. Aussitôt, Juliette lui dit : « Tu n'as pas fait de bêtise au moins ? » « Mais non, maman » lui répondit Louise, sûre d'elle.

Quand Gaston rentra à la tombée de la nuit, son épouse, lui fit part du souhait de l'instituteur. La réponse de Gaston fut nette : « Que nous veut-il l'instituteur, celui qui sait tout mieux que tout le monde. Il ne sait pas que j'ai du travail ! » Juliette lui répondit :

« Ne t'enflamme pas Gaston, il s'agit de notre fille, il veut nous parler de notre Louise, peut-être a-t-elle des difficultés? »

« Qu'il nous écrive pour nous fixer un rendez-vous, ce fonctionnaire qui a la plume facile. Après on verra! ». Au vu des carnets de notes que Louise ramenait chaque mois, Juliette n'était pas inquiète. La petite était toujours première ou deuxième de la classe. Même l'hiver dernier où elle avait manqué une semaine, à cause d'une bronchite. Elle avait l'esprit vif, et était curieuse de tout. Elle suivait sa mère, le dimanche et pendant les vacances, quand elle partait à la traite, et n'était pas la dernière à nourrir les lapins et les poules. Très tôt, elle s'était intéressée aux fleurs et aux herbes qui entouraient la ferme. D'elle-même, elle avait confectionné un herbier, et à la bibliothèque de l'école, elle avait emprunté des livres de botanique et des dictionnaires. À dix ans, elle connaissait déjà plus d'une centaine de noms de fleurs et leur équivalent scientifique en latin.

À l'automne, son père l'emmenait à la cueillette des champignons, elle les répertoriait sur un cahier, les dessinait et comparait avec les planches qu'elle ramenait de l'école. Elle travaillait avec minutie et application. Souvent elle s'installait au bout de la table familiale de la cuisine, et face à la fenêtre, elle dessinait, et rêvait aux fleurs des champs, qu'elle trouverait en parcourant les sous-bois environnants. Mais elle n'avait pas l'autorisation de s'aventurer seule, au-delà de la vue de la maison.

Le mot du maître d'école arriva le vendredi soir, dans le cahier du jour de Louise. Il proposait le samedi avant midi ou le lundi soir à dix-sept heures. Juliette et Gaston se mirent d'accord pour rencontrer Monsieur Poupard, le samedi midi, à la fin de la semaine. Juliette mit sa robe du dimanche, et trouva le temps de se faire une mise-en-plies, et un léger maquillage venait éclairer son visage terni par la vie à la ferme. Gaston pour sa part, troqua sa combinaison verte, contre une chemise propre, le costume de mariage, qui lui allait toujours : il n'avait pas pris un gramme depuis vingt ans. Ses souliers qui n'avaient pas servi non plus depuis l'évènement, sauf une fois pour la sépulture de l'oncle Henri, l'année précédente. Il sortit sa casquette des grandes occasions. Ils partirent à pieds, accompagnés de Louise, qui n'en menait pas large à l'idée de rencontrer le maître d'école, même si elle tenait fort la main de son papa et de sa maman, ce qui était rare ! Mais comme elle était fière, malgré tout, de marcher entre ses deux parents. Comme le chemin lui parut long, habituellement elle effectuait seule le trajet, et retrouvait ses camarades à l'entrée du village. Juliette sentait que sa fille était inquiète, mais elle n'en dit rien. Elle souriait à sa petite Louise, tandis que Gaston, comme à son habitude, demeurait peu loquace, regardant à droite et à gauche l'état de la végétation, et réfléchissait au moment le plus opportun pour ensemercer l'une ou l'autre de ses parcelles de terre.